

née à fond jaunâtre, son pantalon cannelé, et ses gros souliers à carreaux de cuir, que le cirage au lustre brillant n'avait jamais touchée.

D'après cet aperçu du caractère et des habitudes de l'individu, il vous semblera certainement que Pierre Germeau ne devait avoir aucune tentation d'augmenter son revenu, puisqu'il ne dépendait ni à son profit, ni au profit des autres.

Pourtant, il résolut de placer tout son bien en viager. De ses collatéraux, il n'en avait nul souci ; des fondations charitables, jamais idée pareille ne s'était manifestée à son cerveau. Sa faire un gros revenu, c'était son unique pensée, d'abord par amour de l'argent, et puis pour la satisfaction d'avoir réussi dans la lutte entreprise afin de le conquérir.

— Si je pouvais avoir dix pour cent de mes fonds, se dit un matin Pierre Germeau, cela ferait deux mille écus de rente !

Une fois qu'il eut embrassé cette pensée, elle prit corps, elle grandit, elle se fortifia, elle passa chez lui à l'état d'idée fixe.

Mais comment placer de l'argent au denier dix sur une tête de cinquante ans bien valide et bien saine ? C'était là le problème. Euclide et Archimède en ont résolu de très-forts. Il avait le génie, et puis il avait aussi la persévérance qui, poussée jusqu'à un certain degré, entre pour beaucoup dans ce bon système.

Pierre Germeau se rapprocha, au moins par un côté, d'Archimède et d'Euclide. Il ne quitte pas son problème un seul instant. Quelques siècles plus tôt, il aurait peut-être découvert la poudre à canon, la boussole ou l'imprimerie.

On était vers la fin de février ; excellente saison pour les médecins et les apothicaires ; époque où les rhumes, les catarrhes et vingt autres messagers des trois Parques (si vous voulez bien permettre cette réminiscence mythologique) aiment à faire éléction de domicile sur le pauvre corps humain.

Un soir que Pierre Germeau gagnait aux dominos, comme de coutume, sa domestique et son glorio, dans le cabaret doré du nom de café, il fit entendre plusieurs fois une petite toux sèche, qui finit par être remarquée de son adversaire, un patron de bateau-pêcheur.

— Eh ! eh ! fit-il, vous avez pris là un mauvais rhume !

— Oh ! répondit Germeau ; ne faites pas attention.

— Vous aurez attrapé ça hier sur le port ; il faisait un vent du nord qui vous saisissait la poitrine !

— Le fait est que je me suis senti tout-à-coup pris d'un froid... Et puis des douleurs... Aye ! — C'est si traître ! Il ne faut qu'une minute... A vous de jouer.

— Oh ! bah ! s'il fallait s'écouter pour si peu — A moi la partie... Encore une de gagnée.

Et Pierre Germeau, vainqueur, sortit du café non sans tousser encore une fois.

Le premier jalon était planté.

Maintenant, nous devons présenter à nos lecteurs un nouveau personnage, autre habitant de la petite ville, maître Jolivard, ancien huissier. Cet officier ministériel avait passé vingt-cinq ans de sa vie dans l'exercice de sa profession, et il venait de vendre fort avantageusement son étude. C'est vous donner une idée de la quantité de papiers, de livres et de manuscrits qu'il avait accumulés ; en un mot, des honneurs, des drapoux de la Justice ou de la Chancellerie — Employons le second de ces deux noms, pour ne pas profaner le premier en l'appliquant à si faible chose.

D'après le florissant embonpoint de la figure épaisse de maître Jolivard, on pouvait juger qu'impossible comme la loi, il n'éprouvait pas le plus léger déchirement intérieur au souvenir de ses victimes.

Depuis qu'il avait vendu sa charge, maître Jolivard, pour s'entretenir la main, faisait des affaires, mot honnête pour indiquer ce qui ne l'est pas toujours. Il prêtait de l'argent à un intérêt qu'on pouvait, non sans raison, trouver beaucoup plus juif que chrétien. Dans les petites villes, et même dans plusieurs grandes, il y a des gens qui sont censés faire la banque et qui, tout simplement, font l'usure. Ces hommes sont des vampires qui dévorent des quantités d'existences. Il est excessivement rare que la loi les atteigne. Il est vrai que, par compensation, elle fait la guerre aux teneurs de roulettes en plein vent, qui pratiquent leur industrie sur des gros sous.

Cinquante ans plus tôt, maître Jolivard aurait acheté du bien de prêtres et d'émigrés.

Ce vertueux personnage était un des gros honnêtes de l'endroit ; électeur, il exerçait une certaine influence ; capitaine de la garde nationale, il se rengorgeait majestueusement, dans les grands jours de revue, au 1er mai et au 29 juillet, sous le hausse-col civique. Adjoint au maire, il savait prendre un air tout-à-fait digne, quand il laissait tomber sur de nouveaux époux les paroles sacramentelles du mariage légal. Et vous jugez quel caractère de sainteté cette formalité devait emprunter à un pareil interprète ! En l'absence du maire, c'était lui, lors d'un récent voyage princier, avait eu l'honneur de haranguer l'auguste personnage. Administrateur du bureau de bienfaisance, M. Jolivard était un parfait Vincent de Paule officiel, et il aurait mérité de figurer sur un théâtre plus vaste, à côté de ce philanthrope éminent qui proscrit l'aumône par égard pour la dignité des pauvres, attendu que l'aumône dégrade celui qui la reçoit.

Et M. Jolivard, aussi bien que le philanthrope en question, se serait fait un scrupule de dégrader personne, surtout par ce moyen-là.

Vous le voyez : M. Jolivard réunissait tous les titres voulus pour obtenir la croix de la légion d'honneur, dans la première rosée de ruban

rouges dont quelques gouttes arriveraient jusqu'aux boutonnières provinciales, et rien n'empêcherait qu'un jour les éloges les plus touchants attendrissent la pierre de sa sépulture.

Pierre Germeau demeurait vis-à-vis de M. Jolivard. Ils avaient ensemble des rapports de voisinage comme on en a dans un endroit où tout le monde se connaît.

C'était le lendemain du jour où l'adversaire de Germeau, en jouant avec lui aux dominos, avait remarqué sa petite toux sèche. Justement, maître Jolivard rencontra Germeau qui se promenait sur le port avec le patron de bateau son antagoniste de la veille.

— Eh ! bien ! Germeau, comment va cette santé ? lui demanda Jolivard, avec un air de familiarité demi-protectrice.

— Eh ! eh ! doucement, répondit Germeau ; doucement, M. Jolivard.

Eten même temps, il fit entendre une toux qui semblait lui déchirer la poitrine.

— Vous avez là un mauvais rhume, observa Jolivard. — C'est ce que je lui disais hier, ajouta le marin.

— Ce n'est rien que ça, répondit Germeau. Et il parla d'autre chose ; mais c'était encore un nouveau jalon.

La semaine d'après, M. Jolivard, de sa fenêtre, voyant passer Germeau, remarquait son pas alourdi, la manière dont il marchait courbé.

Un des jours suivants on le vit entrer dans la boutique du pharmacien. C'était là un véritable événement, un fait inouï jusqu'alors. D'après ses habitudes de stricte économie, il fallait que Germeau éprouvât une indisposition bien sérieuse pour faire l'achat de quelque remède.

— Soignez cela, père Germeau ; soignez cela lui dit le pharmacien, après que son client inaccoutumé lui eût raconté les douleurs qui le tracasait ; je vous engage à voir un médecin.

— Il ne faut en venir là que le plus tard possible, répondit Germeau ; mais qui m'aussit dit que je serais obligé de vous donner ma pratique !

Et Germeau emporta le remède que le pharmacien lui avait conseillé, en attendant l'avis du docteur.

Bientôt les voisins de Germeau remarquèrent qu'il ne sortait plus ; et que qu'un qui l'allait visiter, rapporta l'avoir trouvé bien malade. Percé de douleur, il avait peine à bouger, et il s'était décidé à prendre, pour le servir, une femme de ménage qui venait le matin et s'en allait le soir.

— On assure que Germeau n'ira pas loin, dit Mme Jolivard à son mari. — Tant mieux pour son héritier, dit l'ancien huissier. Cet homme a-t-il pas moins de vingt mille écus à lui ; un joli dépot à recueillir.

En prononçant ces derniers mots M. Jolivard, se sentit illustré d'une inspiration subite. Si je pouvais, se dit-il, mettre la main sur ces vingt mille écus.

Dès le même jour, il fit en sorte de rencontrer le médecin que Germeau, précisément, avait fait appeler la veille ; nouveau symptôme d'une haute signification.

— Eh ! bien, docteur, lui dit Jolivard d'un ton d'intérêt tout à fait naturel, il paraît que ce pauvre Germeau est bien malade. Entre nous, dit le docteur, cet homme-là n'ira pas longtemps. Bah ! — Des douleurs qui datent de loin, et qui se sont aggravées, fâche des soins nécessaires. Je vous ai porté à croire que la mort éternelle est à l'attaque. Est-il possible ! — Et comme il vit seul, n'ayant personne, la nuit, pour lui venir en aide, on le trouvera mort chez lui un beau matin.

Le résultat de cet entretien fut que M. Jolivard alla, sans perdre de temps, faire une visite à Germeau.

Il trouva celui-ci gisant dans un mauvais fauteuil de velours d'Utrecht, l'air dolent et chétif.

— Ah ! dit Germeau d'une voix mourante, vous êtes bien bon de vous déranger, M. Jolivard.

— Un voisin... un ami... c'est tout simple.

— Ça ne va pas, M. Jolivard... ça ne va pas. Et ce qu'il y a de pire, c'est que je ne suis pas en état de m'occuper de mes pauvres affaires... On a quelques pauvres sous... impossible de les faire valoir. Ça va déperir... ça va se perdre... et justement quand on a cette scélératesse de maladie qui demande tant de dépense !

Et Germeau montrait une petite fiole posée à côté de lui. La transition était trouvée pour aborder le sujet essentiel.

— A votre place, dit M. Jolivard, mon bon Germeau, n'ayant pas d'enfants, pas de proches parents, je me donnerais un surcroît d'aïeance pour le reste de mes jours... je placerais en viager... Chacun pour soi, et après nous le déluge ! Tenez... si vous trouviez... bah ! six pour cent... je vous conseillerais d'accepter. Oh ! dans, ça demande réflexion... dit le malade ; merci toujours de votre bon avis.

Des semaines, des mois s'écoulèrent. Un jour, le docteur de qui M. Jolivard s'informait de l'état de Germeau, lui déclara, d'un air capable, que le malade ne passerait pas la chute des feuilles ; on était au mois de septembre.

M. Jolivard, sans perdre de temps, offrit à Germeau de prendre son capital à huit pour cent.

— Ça demande réflexion, dit encore ce dernier.

De réflexion en réflexion, M. Jolivard craignait que la mort ne vint traverser ses desseins. Fort de l'oracle de la faculté, il fit résouner aux oreilles de Germeau ces mots magiques : *Dix pour cent.*

— Eh ! bien, soit, puisque vous le voulez, dit le malade, sans trahir la moindre satisfaction ; nous terminerons cela un de ces jours.

— Oui, un de ces jours... cet après-midi, par exemple, dit M. Jolivard. J'amènerai le notaire. Un petit bout de contrat, et puis vous serez tranquille, voisin Germeau ; vous n'aurez plus de souci, vous pourrez vous soigner, vous airez du bien.

— Trop aimable, M. Jolivard ; hélas ! je ne le sens que trop, vous ferez-là une excellente affaire.

Avant la fin de la journée, le contrat était dressé et signé en bonne et due forme. M. Jolivard rentra chez lui fort content du marché.

Germeau ne l'était pas moins. Il recueillait le fruit d'une comédie de six mois, qui avait bien son côté pénible.

La chute des feuilles arriva ; M. Jolivard attendait avec impatience le moment où sa proie lui serait livrée ; et cependant Pierre Germeau se permettait de ne pas mourir. Bien plus, on le vit sortir de chez lui, marchant, il est vrai, avec peine ; puis il marcha mieux, puis mieux encore.

M. Jolivard était furieux ; le docteur n'y comprenait rien.

Au printemps, Germeau était complètement rétabli, et le docteur le citait à chacun comme une cure la plus magnifique qu'il eût jamais faite.

Voilà dix ans que l'ancien huissier sert une rente de 6.000 fr. pour un fond de 20,000 écus. Déjà la somme payée égale le capital, que peut-être ses héritiers seuls recueilleraient. Une rage concentrée le dévore ; il est devenu maigre ; lui si florissant autrefois.

Mais croyez-vous que Germeau ait été longtemps heureux du succès de sa ruse ! D'après le desespoir que sa propre avarice lui ferait éprouver dans un cas pareil, il juge de la fureur, de la haine qui doit ronger Jolivard, et une nouvelle idée fixe a pris possession de son esprit ; il craint d'être assassiné ou empoisonné. Jamais il ne songerait à regagner son repos par la rupture du contrat, et il vit obsédé de continuelles terreurs, qui finiront par tourner à la folie.

Ainsi, chacun de ces deux hommes à son supplice. On ne plaindra ni l'un ni l'autre.

TH. MURET (Quot.)

NOUVELLES DES SCIENCES, DÉCOUVERTES ET INVENTIONS.

Planète Leverrier. — Récompenses nationales. — Exposition Poincaré et Théaud. — La nouvelle école. — Les puits artésiens de Favelle. — Les derniers tremblements de terre d'Italie.

PARIS, décembre, 1816.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de la belle découverte faite par M. Leverrier des causes des anomalies observées dans le mouvement d'Uranus. L'illustre savant, armé seulement d'une table des logarithmes, a reconnu que les écarts et les irrégularités de cette planète ne devaient être attribués qu'à l'influence attractive d'un autre astre perturbateur. Il ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Par de profonds calculs et de brillantes théories, il est parvenu à préciser sur le papier la marche et le plan de l'orbite de l'invisible planète. Les faits sont venus confirmer de point en point ses observations. M. Galle, astronome infatigable de Berlin, a reconnu dans les cieux la planète annoncée par M. Leverrier, et la position qu'elle occupait ne différait pas d'un dixième de celle qui lui avait été assignée.

Un si merveilleux résultat est sans contredit un des plus beaux pages de l'histoire des sciences. Après les succès, la récompense. Les travaux de M. Leverrier sont de ceux qui, comme l'a dit M. le ministre de l'instruction publique, honorent notre siècle et la France. Quoiqu'il n'eût pas le temps exigé par les statuts, M. Leverrier a été promu au grade d'officier de la Légion d'Honneur. La science a ses services d'exception et ses actions d'éclat comme la guerre. Cette première récompense que plus de deux mille citoyens, anciens bureaucrates ou officiers de la garde nationale, partageant avec M. Leverrier, n'eût été qu'un faible hommage rendu à son mérite, si l'on s'en fût tenu là. Une chaire de mécanique céleste au collège de France va, dit-on, être créée en faveur de ce savant, et la direction d'un bureau de poste a été donnée à sa sœur. Enfin, la science devait aussi payer son tribut de reconnaissance et d'admiration. L'Académie, d'une voix unanime, si l'on en excepte toutefois la voix échevraute de MM. Bousset et Théaud, nos deux caducs pairs de France, a proclamé que le seul nom qui pût être donné à cette planète était celui de M. Leverrier.

La science, par ses merveilleuses inventions, semble devoir changer depuis quelques années la face du monde. Elle a sa baguette, comme Aaron, pour opérer des prodiges. Les puits artésiens, les chemins de fer, les télégraphes électriques avaient reculé si loin d'un seul coup les limites de la science, qu'elle devait, selon toute présomption, faire une halte pour reprendre haleine et rester un moment stationnaire. L'invention de la poudre-coton vient de prouver qu'il n'en était rien et que, comme chez Nicotlet, nous en sommes arrivés à marcher toujours de plus fort en fort. Depuis deux mois, les expériences de la poudre-coton ont été fréquemment répétées ; elles ont toutes réussi. Il semblerait à désirer qu'on essayât les admirables effets de cette invention sur une plus grande échelle et par une application plus réelle. En attendant, les plaisanteries vont leur train ; car le Français se raille de tout. On raconte qu'un jeune enfant revenant un soir de l'école, s'attira de son père une vive réprimande qui fut accompagnée d'un soufflet. Une détonation extraordinaire se fit entendre, la tête de l'écolier vola en éclats, et ses débris blessèrent gravement le père. Le malheureux gamin s'était mis à sa pension du coton-poudre dans sa poche. Tous les enfants, lorsqu'un de leurs parents ou de leurs maîtres veut leur infliger une correction, se hâtent maintenant de dire : « Ne touchez pas, ou je fais explosion. »

On sait que le procédé habituellement suivi pour le forage des puits artésiens est très long, très dispendieux et sujet à une foule d'accidents d'autant plus nombreux et plus graves que la profondeur est plus grande et que le terrain est plus mouvant. La lenteur de ce procédé est telle que, sans parler du puits de l'abbaye de Crevelle, dont il a fallu attendre six ou sept ans les merveilleux résultats, un forage commencé à Perpignan, l'an dernier, n'était arrivé qu'à cent cinquante mètres, après onze mois de travail. Sur le même terrain, à travers les mêmes couches, un homme, en quinze jours a été chercher à cent soixante-dix mètres au-dessous de Pérorce de la terre un torrent d'eau chaude. Cet homme s'appelle Fauvelle ; il avait en quelques semaines creusé le puits de Grenelle ; il aurait fait jaillir l'eau d'une profondeur égale à trois fois la hauteur de la flèche des Invalides, en moins de temps qu'il n'en a fallu pour poser les conduits de l'abbaye au Pantéon.

Le procédé aussi simple que puissant de M. Fauvelle consiste dans l'emploi d'une sonde creuse, par laquelle, au moyen d'une pompe foulante, on fait arriver un courant d'eau, au lieu de la sonde en fer plein qui avait servi jus qu'ici de vrille ou tarière à ces mineurs qui percent le globe. Il en résulte que la boue des graviers et les cailloux, souvent assez volumineux, sont remontés sans qu'il soit utile de retirer le tube. La voie de la sonde se lave ainsi continuellement d'elle-même, et aucun débris ne reste pour en amortir l'action. M. Fauvelle fait dix mètres de forage par jour et peut travailler plus d'une semaine sans démonter une seule fois l'instrument.

M. Léopold Pilla, savant géologue italien, a adressé à l'Académie des sciences des observations intéressantes sur le tremblement de terre de Toscane. L'oscillation du sol s'est produite dans le sens horizontal du nord-ouest au sud-est ; cette circonstance seule a empêché que les désastres ne fussent beaucoup plus considérables et a fait épargner la tour de Pise, penchée dans la direction contraire. M. Pilla attribue le tremblement de terre à la même force souterraine qui s'est déjà souvent manifestée sur d'autres points de l'Italie par des ouvertures naturelles, espèces, di-sil, de souppes de sûreté en communication avec le Veauve. En effet, il s'est formé, au pied des collines sablonneuses, une foule de petits cratères en forme d'entonnoirs, versant des nappes d'eau mêlée d'un sable bleuâtre. A. BOREL, D'HAUTERIVE.

NOUVELLES ETRANGERES.

LE GREAT BRITAIN. — On lit dans le *Journal du Harre* :

Comme il était facile de le prévoir, les derniers coups de vent qui se sont fait sentir dans la Manche, ont eu une influence désastreuse sur l'épave du *Great-Britain*, toujours échoué dans la baie de Duntrum. Voici la lettre que publie à ce sujet le *Worru-Telegraph* :

« Depuis quelques jours, on avait commencé les travaux pour préserver la coque du gigantesque steamer des terribles effets du gros temps, pendant la mauvaise saison. La compagnie s'était décidée, sur l'avis de M. Brouwer, à construire un long-rames flottant tout autour du navire, afin qu'il eût moins à souffrir ; déjà cet ouvrage était fort avancé, mais les violentes rafales qui ont soufflé ces derniers jours ont tout détruit. La mer, en furieux, battant encore s'est frayé un chemin jusqu'au bateau, qu'elle a envahi entièrement en brisant les glaces qui donnaient du jour dans la chambre ; les portes ont été arrachées et tout l'intérieur atrocement dévasté. Les ouvriers qui s'occupaient aux premières réparations, ont été obligés de se réfugier sur le gaillard d'arrière, où ils sont restés jusqu'à mer basse, battus par la tempête et comme s'ils venaient de naufrager une seconde fois.

« Le steamer a flotté pendant un instant et s'est rapproché du phare de Tyrella. M. Brunner l'a abandonné, en disant qu'il n'y avait plus de ressources, et les agents de la compagnie se sont décidés à transporter à terre les mats, ainsi que la machine, afin de ne pas tout perdre, si le navire est mis en pièces, car le temps est encore bien mauvais. Tout porte à croire aujourd'hui que c'est un bateau complètement perdu. Du reste, aussitôt qu'on pourra se rendre à bord, les ingénieurs délégués par la compagnie iront le visiter, et feront un nouveau rapport sur la position de plus en plus critique où il se trouve. »

LE FILS DU PRINCE ET LE FILS DU SAVANT. — Le jeune comte de Paris vient d'adresser à M. Leverrier la lettre suivante : « Monsieur, j'ai reçu la carte céleste que vous avez découverte. Je vous remercie beaucoup de cet envoi. J'ai appris que vous aviez un fils du même âge que moi ; veuillez l'embrasser et lui dire que je le félicite d'avoir pour père un savant aussi distingué. »

LA REINE ISABELLE. — Quelques journaux de Madrid affirment que la reine Isabelle est déjà enceinte. *Caramba !*

UN ENFANT TERRIBLE. — Mme B..., qui a la prétention d'avoir des adorateurs, dit un journal, se trouve mère d'un enfant classé parmi les terribles. L'autre jour, un de ses soupçons se plaignait à la dame d'un violent mal de dents : « Eh ! monsieur, répondit l'enfant, fuites comme maman ; elle ôte ses dents à volonté et les remet ensuite. »

Quelques minutes plus tard, le petit monstre recevait le fouet sous un prétexte quelconque.

— On écrit de Vienne (Autriche), à la date du 31 octobre dernier, qu'un boulangier vient de faire une découverte dont l'application peut être fort importante dans les circonstances actuelles

Il s'agit de l'introduction de la betterave dans la panification. Deux pains composés, l'un de moitié, et l'autre de cinq huitièmes de betterave, et pour le reste, de farine de froment, viennent d'être adressés, à Paris, à M. le ministre de l'Agriculture et du commerce. L'un et l'autre ont été confectionnés à Vienne le 30 octobre, et présentent encore en ce moment (20 novembre) pour l'aspect et pour le goût, les qualités du pain de ménage de bonne confection. Le procédé de fabrication est celui du pain ordinaire ; seulement on emploie moins d'eau et un peu plus de sel. La betterave ne doit être rayée qu'au moment de s'en servir. M. le ministre de l'Agriculture et du commerce vient d'ordonner sur cette nouvelle panification, des expériences auxquelles, d'ailleurs, tout le monde peut facilement se livrer.

CATHOLICISME. — Pie IX ne pouvait pas oublier, au milieu des manifestations des sentiments nouveaux qu'il a portés sur le Saint-Siège, la grande cause de la Pologne. Une visite faite à l'abbesse Makrona Mieczyslawka semble avoir eu particulièrement pour but de montrer l'intérêt du pontife en faveur du peuple le plus opprimé de l'Europe. Le pape n'a omis aucune des circonstances susceptibles de rendre sa visite significative. Nous n'avons pas besoin de dire que Pie IX a fait apparaître dans cette occasion tous les traits de son caractère ; il a uni à la fermeté évidente de ses intentions toute la grâce de la bonté.

— Le nouveau pape vient d'autoriser une construction de chemins de fer dans ses états. Voici le texte de la notification officielle qui a été publiée sur ce sujet : Art. 1er. Les lignes que le gouvernement pontifical considère comme les plus importantes, et dont pour ce motif il autorise l'exécution sont : 1o Celle qui, par la vallée du *Sarno*, conduit jusqu'à la frontière napolitaine, près de Caprano ; 2o celle qui joint Porto d'Anzio à Rome ; 3o celle de Rome à Civita-Vecchia ; 4o celle qui de Rome, passant par les localités les plus populeuses de l'Ombrie, telles que Foligno et la vallée de la rivière *Potenza*, conduit à Ancône, et d'Ancône à Bologne, suivant le tracé de l'antique voie Flaminia-Ravenna. Art. 2. La construction de ces nouvelles routes sera confiée à l'industrie particulière des compagnies, représentées par des sujets pontificaux.

— Trois religieuses trappistes, du couvent de la Madelaine, sont récemment arrivés à Brest. Ils doivent bientôt partir pour la Martinique, où ils se proposent de fonder un établissement de leur ordre.

MONNAIES ANCIENNES. — Un fermier nommé Pinaud, demeurant au Pertier, commune de St-Pierre-en-Plognon, vient de découvrir, en fouillant dans un champ voisin de sa demeure, une quantité considérable de monnaies anciennes. Ces pièces avaient dû être déposées dans un coffre en bois dont on a retrouvé encore quelques traces. Quelques-unes sont en argent, le plus grand nombre en alliage ou en cuivre. Elles sont au nombre de 600 environ et appartiennent à cette espèce de monnaies Gauloises, aux types grossiers peu variés, qui ne portent, le plus souvent, aucune inscription, et dans lesquelles quelques-uns ont cru reconnaître une imitation des *philippes* macédonniens.

(J. de Rennes.)

PROFITS EN BRONZE. — Jusqu'à présent la gravure en métaux avait été presque exclusivement consacrée à retracer les grands événements ou à reproduire les traits des hommes célèbres. Au moyen de procédés nouveaux qui sont son secret, M. Robier peut en très peu de temps, et par-là même à bon marché, convertir en médaille de bronze toute espèce de profil obtenus au moyen du daguerrtype ou autrement. Ce qui donne une importance très-grande au procédé de M. Robier, c'est qu'à l'aide d'autres moyens de son invention, il peut obtenir autant d'épreuves qu'il veut et toutes ces épreuves sont aussi conformes au modèle que si elles sortaient des balanciers de la Monnaie.

RAVE MONSIEUR. — A Treistors, on a arraché une rave-monsieur qui pesait 10 livres moins un quart.

(Gazette du *Sixton*.)

ÉTABLISSEMENT CANADIEN.

L. P. BOYVIN,
BIJOUTIER.

Rue St. Paul, au pied du *Marché Neuf*.

M. S. G. R. A. B.

ENTRERONS toutes sortes de réparations sur Montres et Pendules, ainsi que les Bijoux anciens — On trouve à son magasin un assortiment de Montres de la première qualité. Réparées dans le secret le plus soigné par le B. Boyvin, sachant très-bien en l'art de composer à Paris et à Londres, avec les matériaux les plus parfaits, aura toujours dans son magasin un assortiment choisi de ces articles.